

UNE BRILLANTE CONFERENCE DE M. TALVART

LA RESPONSABILITÉ des intellectuels dans la démoralisation des esprits

Maurice Charvat, 10 Janv. 41

C'est à M. Talvart qu'est revenu l'honneur d'inaugurer la série de causeries, organisée par la société « La Conférence ». Le sujet traité était le suivant :

« La responsabilité des intellectuels dans la démoralisation des esprits ». Son avis n'avait pas retenu le public, mais le grand de régal littéraire. Par sa simplicité choisie et nombreuse, on remarquait M. Malick, professeur de la Chaire de Littérature; M. Godard, maître de La République; M. Bonard, directeur du nouveau hebdomadaire littéraire « L'Asymétrie ».

Le conférencier, M. Talvart, est un de ces causeurs aimables et brillants, vivants et intéressés, possédant à merveille leur sujet, et qui savent intéresser leur auditoire à tel point, qu'à la fin de la causerie on est tout surpris de constater le temps passé.

Le problème de la démoralisation des esprits, commence donc M. Talvart, est un des plus graves de l'heure présente. C'est une des principales causes de notre décadence et de notre défaite.

On a accusé avec juste raison, la poésie, les hommes politiques eux-mêmes, mais il faut ajouter, dit-il, pour être complet, l'action néfaste, négative et même destructrice de certains écrivains, penseurs, philosophes contemporains.

Dans quelle mesure donc, ces derniers portent-ils la responsabilité de l'état d'esprit actuel, et quelle part ont-ils prise dans cette démoralisation généralisée ?

« Vous revendiquez leur droit de libre pensée, sans contrainte, en toute indépendance. Mais vous n'êtes pas libres de disposer de cette liberté et de cette indépendance, pour faire naître un vous des images mentales, pour nous dispenser, pour exprimer, chez nous, les notions même des principes fondamentaux sur lesquels repose la civilisation chrétienne, et pour faire disparaître la rectitude du jugement humain ».

« Est-ce soutenir une telle accusation on ait pu prendre en exemple le plupart des écrivains modernes, mais le choc peut se donner à quelques maîtres de la pensée de la littérature actuelle, seraient posséder les tendances dominantes de la pensée contemporaine, et parmi eux à Valéry, Gide, Alain et Benda.

VALÉRY

Ce n'est pas que son influence fut très grande ni très étendue, mais elle fut profonde en ce sens que toute une jeunesse et toute une élite suivait, se plaçant à l'école, pendant 20 ans selon la méthode valérienne.

Repoussant, avec dédain la facilité, concevant la poésie comme un effort long et patient, comme un exercice purement intellectuel, il assés la perfection, dans la subtilité, la paradoxe et l'écrasement condensation de la pensée; par son goût de la prestidigitiation intellectuelle, par des substitutions fréquentes du surréalisme au naturel, de la poésie au prosaïsme, par son jeu enfin de « marchand intellectuel », il contribua largement à fausser le jugement de ses lecteurs, à les détourner de la tradition française faite de simplicité et de clarté judicieuses.

« Et après d'une époque de décadence, il porte le poids d'avoir exercé son intelligence dans le vide, d'avoir employé son habileté d'une façon négative, et d'avoir détourné notre attention des questions capitales de notre destinée. »

A. GIDE

Mais la responsabilité encourue par cet autre artiste de l'art de la « littérature », est beaucoup plus importante. Individualiste marqué, possédant

une doctrine négative d'action, on peut le qualifier du nom qu'il a lui-même donné à un de ses premiers livres, un « Immoraliste ». Pensant que le Bien et le Mal ne sont que des conventions arbitraires, il ne recherche que ce qu'il appelle le « Beau » et le « Vrai », tandis qu'il égale le Bien au Mal et le Mal au Bien, dans une négation obstinée.

Idealiste, il prêche la libération intellectuelle, glorifie le désir dans ce qu'il a de plus sensuel et de plus trouble, et semble se complaire avec assurance devant l'abnormal. Dans ses livres « Si le grain ne meurt », ainsi que dans son « Corydon », il ne fait pas mystère de ses passions exceptionnelles allant même jusqu'à en faire l'éloge.

Mettant le plaisir de s'analyser bien au-dessus du devoir d'agir, il méprise les paroles de Claudel : « Je ne vois pas d'inconvenients à ce qu'il cherche ses poils, mais il ne voit pas qu'il se fait saigner ».

Influencé par Nietzsche et Dostoevsky, son nihilisme et son non-conformisme ont donné naissance à une doctrine bien tentante pour tous les jeunes sur lesquels il a exercé une influence considérable. Fallait-il être un écrivain de laboratoire, non un éducateur, ni un guide; il fut un décevant mentalement, au service d'une génération, une pensée, naturellement déformée, qui se complait à sa déformation, ou qui s'y exerce.

ALAIN

Philosophe, il ne serait sans doute pas devenu un penseur de fiction, discutant docilement, sur tout, et ses premiers ouvrages n'avaient fait ressortir un grand problème de la destruction des valeurs morales, fondatrices, formant l'armature de notre pensée et si M. Talvart n'hésite pas à le dire, le monde officiel ne l'avait pas aidé, soutenu, mis en vedette.

Il put ainsi, sans avoir jamais touché un franc, consacrer son existence, sa famille, sa foi, se mettant au service d'une entreprise de démoralisation sur tous les plans.

J. BENDA

Quant à Benda, essayiste et journaliste, doué d'un grand charme, esprit subtil, il est surtout connu par son livre « Trahison des Clercs », dans ce livre, il prêche que les Clercs « trahissent leur mission en se mêlant aux affaires des partis, en faisant acte de civisme », théorie qui ne prévient pas devant l'œuvre des collaborateurs de la littérature, de l'école, à tel point que la haute intelligences ne déroge jamais en participant aux luttes où le destin du Pays est en cause.

En conclusion, si M. Talvart reconnaît que cette attitude élitiste de pensée peut développer le sens critique, donner à notre esprit une élasticité bénéficiaire, développer nos moyens intellectuels, sa pensée qu'il a trop grande confiance est indubitable au lieu public, qu'elle ne peut que troubler notre sens commun et notre bonne foi, nous faire perdre de vue les principes fondamentaux de la morale, nous égarer des « idées mères » dans notre Gide, dans notre Gide, il nous faut être pour résister, que de gaspiller le trésor des richesses morales de notre pays et ce gaspillage s'est fait sans nous aviser que nous pouvions en mourir.

Benda, si nous tenons compte de l'existence d'une littérature entre les maîtres et le public, quand-ci s'étant solennellement détournés de leur rôle d'éducateur de l'esprit, on aura réuni la liste des éléments d'un des facteurs les plus importants de la « démoralisation des Esprits ».

M. G.

311

10 Janv. 1941